

Thomas Constantinesco, *Ralph Waldo Emerson. L'Amérique à l'essai*, Paris, Editions Rue d'Ulm, 2012, 267 pages

François Specq



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/6179>

DOI : 10.4000/transatlantica.6179

ISSN : 1765-2766

Éditeur

AFEA

Référence électronique

François Specq, « Thomas Constantinesco, *Ralph Waldo Emerson. L'Amérique à l'essai*, Paris, Editions Rue d'Ulm, 2012, 267 pages », *Transatlantica* [En ligne], 2 | 2012, mis en ligne le 08 mai 2013, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/6179> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transatlantica.6179>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Thomas Constantinesco, *Ralph Waldo Emerson. L'Amérique à l'essai*, Paris, Editions Rue d'Ulm, 2012, 267 pages

François Specq

- 1 Près de cinquante ans après l'ouvrage fondateur de Maurice Gonnaud (*Individu et société chez Ralph Waldo Emerson*, Paris, Didier, 1964), voici que paraît enfin en français un nouveau livre entièrement consacré au penseur et écrivain américain Ralph Waldo Emerson. L'attente aura été récompensée : l'auteur de *Ralph Waldo Emerson. L'Amérique à l'essai*, Thomas Constantinesco, mérite d'être salué pour cet ouvrage qui fera date par l'ampleur et la qualité de ses analyses. Alors que, depuis l'approche littéraire de Maurice Gonnaud, la flamme émersonnienne avait été principalement entretenue par les philosophes, notamment ceux inspirés par Stanley Cavell – voir les nombreux travaux de Sandra Laugier sur la philosophie américaine –, Thomas Constantinesco parvient à rassembler les deux fils pour offrir une analyse philosophico-littéraire qui restitue et magnifie toute la finesse et la complexité de la prose d'Emerson.
- 2 Remarquablement bien écrit, et ponctué de très belles traductions originales de textes d'Emerson, cet ouvrage constituera pour les lecteurs français, moins une somme – car Thomas Constantinesco n'ambitionne pas d'offrir une approche encyclopédique – qu'un long *essai* sur un auteur qui s'est lui-même illustré dans ce genre. Entendons par là un parcours personnel, non systématique, d'une œuvre, mais aussi un écrit à l'image des textes qu'il commente. L'auteur revendique ce rapport mimétique à l'œuvre commentée, ce qui, dans le cas d'Emerson, est une méthode féconde. Cette écriture est aussi, de manière si belle et si prégnante, une voix, qui nous entraîne avec fermeté dans les subtilités d'une analyse toujours parfaitement limpide. Il n'était assurément pas facile de structurer une telle étude, mais l'architecture d'ensemble fait justice à la complexité des textes d'Emerson.
- 3 Nourri d'une parfaite connaissance de l'œuvre d'Emerson, Thomas Constantinesco l'est aussi des innombrables critiques qui l'ont commentée, dont la présence n'a toutefois rien d'envahissant – le lecteur désireux de poursuivre son exploration bénéficie d'une

riche bibliographie en fin d'ouvrage. On appréciera comment ses analyses, toujours d'une grande finesse, convoquent, sans forfanterie, nombre de penseurs, de Mauss à Derrida en passant par Bataille. L'apport de la philosophie contemporaine à cette lecture d'Emerson est indéniable, en ce qu'elle a permis de manière décisive une sensibilité de l'interprète aux failles et aux vertiges du signifiant, à l'intime de la lettre, aussi bien qu'à la porosité des genres — on lira ici une magnifique réflexion sur le « faire-fiction » de l'essai émersonien, qui en ferait une des formes privilégiées prises par les fictions d'Amérique. L'une des forces du livre est l'analyse très poussée d'un certain nombre d'essais parmi les plus importants, dans leur déploiement et leurs replis, leurs inflexions, leurs contradictions, qui sont la marque d'un mode de pensée fondamentalement non-dialectique — raison pour laquelle Emerson est souvent considéré comme si difficile à lire dans nos contrées. Ces analyses, simultanément traversées de nombreux renvois et échos qui mettent les essais en relation les uns avec les autres, confortent l'impression qu'a souvent le lecteur d'Emerson que celui-ci n'a au fond écrit qu'un seul et vaste essai reprenant et déclinant à l'infini des thèmes et des logiques immuables.

- 4 Si l'œuvre d'Emerson n'en reste pas moins douée d'une remarquable force d'attraction, c'est en vertu de sa dynamique propre. Articulé à l'idée récurrente que « l'écriture démultiplie sans cesse les lignes de fuite de la pensée » (113), le commentaire décrit la forme de l'essai comme l'incarnation nécessaire de son mode de fonctionnement. La lecture de « Compensation » est ainsi un modèle de complexité maîtrisée, toute en nuances, et de la manière dont la lecture d'un essai spécifique sert de fond à une analyse du fonctionnement même de l'essai comme genre : ainsi, les pages consacrées à la « dynamique de l'écriture » sont remarquables (120-23). On apprendra donc beaucoup, à cette lecture, de la manière d'aborder les tours et détours de la prose d'Emerson, dans un texte épousant au plus près les délinéaments d'une pensée non-résolutive, qui cherche avant tout à maintenir en suspens les mots et les choses.
- 5 Aussi peut-on s'étonner qu'à l'occasion l'analyse tende à lire un peu trop nettement le texte à travers le prisme d'une déconstruction qui donne parfois à de belles analyses un tour prescriptif d'essence paradoxalement « théologique ». La longue analyse de la *self-reliance*, par exemple, après s'être ouverte sur une admirable définition (« l'accueil inconditionné de la transcendance en soi » [126] — pourrait-on mieux dire ?) dérive ensuite étrangement vers la « *self-help* » victorienne (127) ou une terminologie psychologique discutable (« examen de soi » ou « introspection », 126, 136-37) avant de s'en remettre à un « spectral » derridien (l'« altérité spectrale qui rend l'individu étranger à lui-même », 140) qui ne fait pas tout à fait justice au texte même d'Emerson. L'insistance sur le terme de « spectre » ne fait que rendre plus manifeste l'absence du mot « mystique », qu'on serait porté à attendre : la *self-reliance* paraît fondamentalement plus proche de la tradition mystique que de la déconstruction derridienne.
- 6 C'est que l'analyse de Thomas Constantinesco, lancée sous le signe de Montaigne, semble faire sienne le célèbre appel d'Emerson à refuser de bâtir « le sépulcre des pères », pour se terminer par une coda placée sous l'égide de Derrida (par son titre comme par une référence explicite). Montaigne et Derrida, même combat, se demandent-ils ? Cela reste en suspens : apparu dans le « Prologue » comme élément « métalittéraire » — figure dans un entrelacs de questions telles que l'écriture, la citation ou l'inachevé — Montaigne fait alors l'objet d'un excellent parallèle avec Emerson (28), qui

laisse espérer que l'auteur y reviendra, pour nous offrir, dans un de ces splendides creusements critiques dont il est coutumier, une nouvelle manière de voir les choses, plus complexe, plus riche, qui fasse, pourquoi pas, droit à une quête de la singularité. En quoi, espère-t-on apprendre au fil de l'ouvrage, Emerson a-t-il ou pas accompli son désir de « relever » Montaigne, pour utiliser un terme cher à la tradition derridienne (« *to mend Montaigne* », avait dit Emerson) ?

- 7 De manière logique, la lecture entraîne aussi globalement Emerson du côté de Nietzsche, suivant en cela les traces de Michael Lopez, y compris vers la face un peu « sombre » du philosophe allemand. Soucieux de déjouer les pièges d'une construction de l'écrivain en figure héroïque, Thomas Constantinesco attire l'attention sur la dimension anti-démocratique d'Emerson, ce qui rejoint par un autre biais certaines lectures traditionnelles mettant en avant son « conservatisme » grandissant au fil des années. Il y a assurément un côté « brahmane de Boston » chez Emerson. N'est-ce pas toutefois aller un peu loin que de dire, en une page anticipant les développements de la 5^e partie, que les *Essais* permettent à Emerson de se constituer en « héros représentatif, homme de caractère à tous les sens du terme, seul capable de dominer les masses et d'assurer le maintien de l'ordre républicain », ou de parler de « mise en scène de la confiscation de la démocratie par un représentant qui cherche à contrôler le peuple » (27) ? Ou, deux pages plus loin, de le décrire comme une « figure despotique, sinon tyrannique, [qui] n'a plus rien du héros démocratique sous le masque duquel il s'était d'abord présenté » (29) ?
- 8 Une telle lecture ferait donc ressortir une tendance intrinsèquement « conservatrice » chez Emerson. Intrinsèquement, car, si la critique a depuis longtemps reconnu chez lui une évolution conservatrice, l'Emerson de Thomas Constantinesco est assez largement anhistorique, c'est-à-dire déconnecté de son contexte historique précis et envisagé comme égal à lui-même tout au long de sa « carrière » (égalité à lui-même dans sa paradoxale non-coïncidence à lui-même) : il en résulte que l'auteur de l'étude ne voit pas en lui une évolution vers le conservatisme, mais un fond conservateur natif. On pourra trouver l'analyse de la dimension politique d'Emerson très « méta-politique », comme l'essai est envisagé de manière « méta-littéraire ». Est-ce que la situation politique des années 1830 est la même que celle de 1860 ? L'étude de l'œuvre d'Emerson est certes très difficile à structurer, mais la lecture a-chronique risque de gommer certaines dimensions ou différences importantes. Len Gougeon, à l'inverse, a été soucieux de retracer une évolution de la pensée politique d'Emerson. S'il ne s'agit pas de départager analyse historique et mise en évidence d'une « politique de la littérature » (notion de Jacques Rancière ici revendiquée comme fil conducteur), il aurait été intéressant de les voir confrontées l'une à l'autre.
- 9 Mais c'est précisément la richesse de ce travail, sa subtilité, sa force, qui créent l'attente et le désir qu'a le lecteur d'être emmené encore plus loin. Thomas Constantinesco démontre ici des capacités d'analyse peu communes, dont il ne fait guère de doute qu'il continuera à les mettre à profit pour nous éclairer et nous interroger tout à la fois. Si Montaigne a disparu entre le début et la fin du livre, de sorte qu'on ne saura jamais en quoi Emerson l'avait ou pas « *mend[ed]* », c'est qu'il fallait à Thomas Constantinesco, comme à l'Emerson des *Essais*, ne pas conclure, et, sinon annoncer, du moins faire espérer une « reprise », un livre à venir...

INDEX

Thèmes : Recensions

AUTEUR

FRANÇOIS SPECQ

École Normale Supérieure de Lyon